L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 31 AOUT 1858

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE, H. DUPOUY,
E. DUVERGER, H. MARRY.
Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN 31 AOUT 1858.

Abonnés à la semaine.
Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.
Par Peychaud, Hyde & Co—marchandises sèches, bottes et souliers.
Par C. F. Foxsall—sur la Levee en face de la rue Toulouse, à 8 heures, la goélette Adeline.
Par le shériff, à l'Hôtel de la Cite, une résidence à Carrollton, rues du Canal—un esclave et l'intérêt dans plusieurs biens.

L'Isthme de Nicaragua.

On s'étonne, et avec raison, aux Etats-Unis de la lenteur qui caractérise nos négociations avec le Nicaragua. Il y a longtemps que le commerce américain réclame l'ouverture du transit à travers l'isthme de San Juan, et aux vœux de ce sont pas encore réalisés. Que fait donc le gouvernement? Si le Nicaragua se montre animé à notre égard d'intentions plus bienveillantes, s'il refuse de faire droit à nos justes demandes, s'il renvoie toujours au lendemain une affaire qu'il lui serait aisé de conclure sur le champ, les Etats-Unis ne le coudoire sur le champ, les Etats-Unis ne se mettent pas, sans déroger au droit des gens et sans usurper ses pouvoirs, lui forcer la main et l'amener à leur accorder tout de suite ce qu'ils lui demandent vainement depuis deux ans?

Les petites républiques d'Amérique Centrale n'ont pas le droit de fermer au commerce étranger l'isthme autour duquel elles sont groupées. C'est là une grande voie de communication naturelle qui doit être, sous certaines réserves, accessible à toutes les nations. Il est évident que les efforts de notre gouvernement sont sans résultats par des manœuvres souterraines, et que si M. Buchanan ne se décide pas enfin à déployer quelque vigueur, les négociations continueront à traîner en longueur et n'aboutiront pas tant que durera le pouvoir actuel du Nicaragua.

L'émigration vers les rivages du Pacifique augmente tous les jours; elle s'est accrue d'une manière extraordinaire depuis la découverte des mines de l'Orière Fraser, au nord de l'Orégon. Les derniers steamers qui ont quitté New York pour Aspinwall avaient plus de neuf cents passagers. Comme il n'y a encore aucun moyen de passer de l'Atlantique au Pacifique, celle de Panama, tous les voyageurs y affluent. Les directeurs du railway abusent de l'avantage qu'ils possèdent et du défaut de concurrence, et maintiennent opiniâtrement les prix exagérés qu'ils exigent, depuis la fermeture de la voie de Niagara, pour le transport des passagers et des marchandises.

Il serait temps que cet odieux monopole, cette indigne exploitation, eût un terme. L'ouverture du chemin de San Juan serait seule cesser cet état de choses, qui devient chaque jour plus intolérable, et établirait une rivalité d'où profiterait le public. Mais il y aurait des préparatifs à faire, et le Nicaragua ne paraît pas disposé à les entreprendre.

Ce n'est pas que la diplomatie reste inactive. De partout d'autre on parlementer; il y a dans les deux républiques de grands projets et des négociations. On reçoit et on s'envoie des dépêches; Molina, Escalante, Yrissarri, Juerez se mêlent à la besogne et font grand bruit. De tout ce mouvement et de toute cette activité apparente, qu'est-il résulté? Rien jusqu'à présent.

Nous espérons que M. Buchanan fermera les négociations et adressera à qui de droit un ultimatum. La conduite du général Juerez a été bien d'être loyale. Il n'a pu donner au général Lamar, notre ministre, aucune explication satisfaisante, lorsque celui-ci l'a interrogé sur les véritables motifs de son opposition au traité Cass Yrissarri. On commence à croire que la compagnie de Panama, désirant conserver son monopole, n'a pas été étrangère au résultat négatif des négociations entamées avec le Nicaragua.

Quoqu'il en soit, la politique de ce dernier Etat est marquée au coin d'une suprême mauvaise. Le général Walker songe, dit-on, à retourner dans l'Amérique centrale pour reprendre la présidence interrompue par des événemens et les hasards de la guerre. La capitulation de Rivas date de deux ans, et il y a un an que le commodore Paulding a ramené aux Etats Unis le chef des filibustiers. Un journal de New York dit que "rien ne serait plus naturel que le Walker revenît avec raison que le Walker revenît avec raison que le Walker revenît avec raison